

## [Texte]

includes the corporations named in Schedule B, Schedule C and Schedule D”.

The legal opinion presented to the Committee suggests that “the concluding portion of the definition (“and includes the corporations named in . . . Schedule D”) can be interpreted to expand the preliminary language so that ultimate accountability to Parliament is not a condition precedent to designation under Schedule D”. I have great difficulty understanding this interpretation. As I read it, the suggestion appears to be that the latter portion of the definition of Crown corporation, starting with the words “and includes the corporations . . .” render the first part of the definition inoperative and that the words “Crown corporation” as defined in the Act really mean any corporation whether or not it is one that is ultimately accountable to Parliament. In my view, this result is improper. Whatever interpretation is given to words used in an enactment, it can never be such as to deprive these words of any effect. It should be recalled that the FAA defines the words “Crown corporation” not only for the purposes of Section 66(3)(c) but also for other statutory provisions. Section 67, for example, gives the Governor in Council the power to designate the auditor of Crown corporations. This power can be exercised with respect both to corporations that are listed in either of Schedules B, C, or D or with respect to any other corporation which, even if not listed in the Schedules, is a corporation that is ultimately accountable to Parliament for the conduct of its affairs. It is for the purposes of such a provision that the definition of Crown corporation specified that it includes any corporation listed in the name Schedules. The internal context of the Act, the normal rules of interpretation and logic confirm that Section 66(3)(c) means precisely what it says; namely, that the Governor in Council may only add to Schedule D the name of a corporation that is ultimately accountable, through a Minister, to Parliament for the conduct of its affairs.

The second argument raised in the opinion is that “the words ‘ultimately accountable’ can be widely construed, so that ultimate accountability will be present even if the panoply of reporting requirements is not directly applicable”. This interpretation is accompanied by the rather ambiguous assertion that: “(ultimate accountability) was established through the legal formalities involved in the creation of CDIC and in the transfer of its shares”. Whether CDIC, at the time its name was added to Schedule D, could be said to be ultimately accountable to Parliament is, of course, the very question which the Committee has to decide. Aside from the “legal formalities involved in the creation of CDIC”, the argument made in the opinion is that the shares of the CDIC were held by the Minister of State for Social Development and that this established, that while “immediate accountability was to the Cabinet”, “ultimate accountability was to Parliament”. In my memorandum of June 8, 1983, I recognized that this argument could be made: “At best, one can say the Minister holding the shares in trust for Her Majesty was accountable *qua* shareholder as a result of regular political processes, but the corporation itself was not under any obligation to account to Parliament either through the tabling of an annual report by a Minister or that of its capital budget for the year”. It should

## [Traduction]

duite de ses affaires, et comprend les corporations nommées aux annexes B, C et D;»

L’avis juridique exprimé au Comité semble indiquer que la «dernière partie de la définition («y compris les corporations nommées à . . . l’Annexe D) peut être interprétée de façon à en élargir le sens de manière à ce qu’il ne soit pas indispensable de rendre compte en dernier ressort au Parlement pour figurer à l’Annexe D. J’ai beaucoup de difficulté à saisir cette interprétation. A mon sens, on peut supposer que la dernière partie de la définition d’une société de la Couronne qui commence par: «et comprend les corporations . . .» rend la première partie de la définition inopérante et que les termes «corporation de la Couronne» selon la définition de la loi, désignent en réalité toute société, qu’elle doive ou non, en dernier lieu, rendre compte au Parlement. A mon avis, c’est inexact. Quelle que soit l’interprétation que l’on donne aux termes qui figurent dans la loi, on ne devrait jamais leur enlever toute valeur. Il faudrait se rappeler que la définition de «corporation de la Couronne» dans la Loi sur l’administration financière s’applique non seulement à l’alinéa 66(3)c) de cette loi, mais aussi aux autres dispositions. Ainsi, l’article 67 donne au gouverneur en conseil le pouvoir de désigner le vérificateur des comptes des sociétés de la Couronne. Ce pouvoir s’applique tant aux sociétés qui figurent aux annexes B, C, ou D, qu’à toute autre société qui, même si elle n’est pas nommée dans ces annexes, doit, en dernier lieu, rendre compte au Parlement de la conduite de ses affaires. C’est à cette fin que la définition de «corporation de la Couronne» précise toute société nommée aux annexes ci-dessus. Le contexte de la loi, les règles normales d’interprétation et la logique confirment que l’alinéa 66(3)c) signifie exactement ce qu’il dit, à savoir que le gouverneur en conseil ne peut ajouter à l’Annexe D que le nom d’une société qui doit, en dernier lieu, rendre compte au Parlement, par l’intermédiaire d’un ministre, de la conduite de ses affaires.

Le deuxième argument avancé dans l’avis mentionne le fait que les termes «qui doit rendre compte, en dernier lieu» peuvent être interprétés dans un sens très vaste afin que la société rende effectivement compte, en dernier ressort, au Parlement, même si toute la panoplie des dispositions ne s’applique pas directement. Cette interprétation est accompagnée d’une assertion assez ambiguë voulant que: (cette obligation de rendre compte en dernier lieu) ait été adoptée dans le cadre des formalités juridiques concernant la création de la Corporation de développement des investissements du Canada et le transfert de ses actions. Quant à dire que la Corporation était en dernier lieu responsable devant le Parlement au moment où son nom a été ajouté à l’Annexe D, c’est une question qu’il revient évidemment au Comité de décider. Outre les «formalités juridiques concernant la création de la Corporation», l’argument avancé dans l’avis veut que les actions de la société étaient détenues par le ministre d’État au Développement social et que, pour cette raison, même si celui-ci était responsable devant le cabinet dans l’immédiat, il l’était, en dernier ressort, devant le Parlement.» Dans ma note de service du 8 juin 1983, je reconnais qu’on puisse avancer l’argument suivant: «On peut tout au plus dire que le ministre qui détenait des actions en fidéicommiss au nom de Sa Majesté était respon-